

POURQUOI IL FAUT CONSERVER LES RÉCITS HISTORIQUES

au Degré Moyen des cours primaires.

(*En marge d'un travail de conférence.*)

A propos de la refonte des programmes, on propose dans certaines sphères, de supprimer l'*Histoire de Belgique au degré moyen*. Faites valoir toutes les raisons qui militent en faveur du maintien des *récits historiques* à ce degré.

Comme le programme officiel actuel n'est ni impératif ni prohibitif (il permet de retrancher et d'ajouter), donnez la *liste des récits* que vous proposeriez, en les classant en deux séries : *a) Avant 1914*; – *b) La guerre mondiale*. (N.B. Pour la 2^e série, indiquez chaque fois que possible les meilleures sources où l'on peut puiser les récits.)

(ECOLES LIBRES DU HAINAUT. *Devoir pour la conférence d'automne 1921.*)

*
* * *

Cette conférence, donnée en octobre-novembre 1921, reprenait, dans sa première partie, les arguments émis dans une séance du Conseil de perfectionnement de l'Enseignement normal et primaire de Belgique, en réponse à la proposition de la majorité de supprimer l'histoire de Belgique au degré moyen des écoles primaires.

Elle fut publiée dans le « Bulletin des Ecoles primaires », le 1^{er} août 1922, au moment où la majorité du Conseil susdit

venait de renouveler sa proposition à M. le Ministre des Sciences et des Arts, à l'occasion de la publication prochaine du nouveau programme-type des écoles primaires.

L'article du « Bulletin des Ecoles primaires » suscita, dans de nombreux journaux catholiques de Bruxelles et de province, une vive campagne contre les visées du Conseil de perfectionnement.

Voici le second article que « La Libre Belgique » publia, le dimanche 27 août, sous le titre : « *Finira-t-on par ne plus enseigner l'histoire nationale ?* » :

Un professeur d'athénée nous adresse ces lignes, que nous faisons nôtres :

« Vous avez déjà annoncé que, dans le projet de nouveau programme pour les écoles primaires, la majorité du conseil de perfectionnement de l'enseignement normal et primaire proposait la suppression de l'histoire de Belgique au degré moyen.

D'autre part, dans un article bibliographique, vous avez signalé la conférence où le vaillant inspecteur provincial de l'enseignement libre du Hainaut, M. Julien Melon, faisait valoir avec éloquence, logique et patriotisme toutes les raisons qui militent en faveur du maintien, au degré moyen, des récits historiques qui chantent l'héroïsme de nos aïeux.

Nous sommes très nombreux dans l'enseignement primaire, moyen et universitaire à espérer que M. le ministre Hubert se rendra aux raisons de M. Melon, un pédagogue de valeur, auquel M. Destrée rendait naguère encore un éclatant hommage dans le socialiste « Journal de Charleroi ». Au lendemain d'une guerre qui a avivé le sentiment national, vouloir décréter que l'on retardera l'enseignement de l'histoire de Belgique dans les écoles primaires, paraît une absurde gageure.

Partout, on demande actuellement un renforcement de l'enseignement de l'histoire nationale à l'école primaire. En

France, en particulier, n'est-ce pas le grand historien Ernest Lavisse qui disait en 1920 : « ConteZ l'histoire de France de façon plus vivante et plus détaillée encore à nos petits enfants des classes primaires ». Et de nombreuses voix de pédagogues officiels (et libres) lui firent écho.

Le « Courrier de l'Escaut », après avoir à son tour attiré l'attention sur l'intéressante étude de M. Melon, ajoute :

Un détail typique :

Selon le projet soumis au ministre, le programme du degré moyen primaire sera exempt d'histoire nationale. Le degré supérieur primaire n'abordera cette histoire que pour la suivre jusqu'à Joseph II. Le reste sera renvoyé au 4^e degré. Mais, en conséquence, les enfants qui ne passeront pas par le 4^e degré abandonneront leurs études moyennes sans connaître en entier l'histoire de Belgique !

Il est vrai aussi que cela permettra aux instituteurs primaires socialistes de ne plus parler des hauts faits d'Albert 1^{er} à leurs élèves avant le 4^e degré.

Il ne faut faire à ces messieurs nulle peine même légère.

Ahurissant, n'est-ce pas ? Mais un fait aussi ahurissant et qui montre de façon significative la pensée de derrière la tête de la majorité des membres du conseil de perfectionnement de l'enseignement normal et primaire, c'est que dans le projet de nouveau programme et de règlement-type des écoles normales, ils ont supprimé l'histoire des matières de l'examen d'admission de l'école normale !

Peut-on mieux jeter le discrédit sur une branche d'enseignement ? Encore une fois, nous comptons que M. le ministre des sciences et des arts, qui est un historien et un patriote, ne suivra pas les mauvais conseillers et aura l'énergie nécessaire pour mettre ordre à tout cela. La Patrie lui en saura gré ! »

Le 31 août, Son Eminence le Cardinal Mercier nous écrivait : « Je vous félicite de la campagne que vous menez pour

que notre histoire nationale ne soit pas bannie des écoles primaires et je souhaite de grand cœur que vous remportiez la victoire ».

Le résultat : *M. le Ministre des Sciences et des Arts a maintenu l'histoire de Belgique au degré moyen.*

Jusqu'à l'âge de 8 à 9 ans, l'enfant vit en plein merveilleux.

Son imagination a ses droits impérieux, que l'éducateur doit s'ingénier à satisfaire.

Ayons soin, comme le réclame avec instance l'école actuelle, de bien cultiver les sens de l'enfant, mais en prenant garde de dessécher, de stériliser sa riche imagination.

D'autre part, nos enfants ne subissent déjà que trop l'influence positive de leur temps. Évitions, en essayant de faire trop tôt de l'enfant un être de calcul et de raison, « de l'obliger à brûler la première étape de la vie, de beaucoup la plus exquise ». Entretenons chez lui ce feu sacré du cœur, « d'où naissent les passions généreuses et les élans spontanés ».

Bref, nous devons à nos enfants les rêves enchanteurs, les enthousiasmes féconds ; nous leur devons de leur conter de belles *histoires* propres à bercer leur imagination et à émouvoir leur sensibilité.

Mais à partir de l'âge de 8 à 9 ans, si l'enfant aime toujours avec la même force qu'on satisfasse son besoin imaginaire, d'un autre côté, il commence à manifester un goût marqué pour les histoires

merveilleuses qui sont *vraies*, qui l'initient progressivement à la connaissance de la réalité.

A nous de favoriser toutes ces dispositions naturelles de l'âme enfantine.

*
* *

Pour atteindre ce but, rien de mieux au degré moyen — période de transition — que de conserver les récits anecdotiques ou épisodiques, les « récits historiques », les « histoires » comme disent simplement nos enfants.

Ce sont toutes *histoires fabuleuses d'héroïsme* celles que j'ai proposées dans ma conférence « Contez des histoires », mais ce sont de plus des histoires *nourrissant l'esprit de réalités*.

Et ce sont *nos* histoires à nous, ces histoires fabuleuses d'héroïsme, ces histoires vraies, *si belles que le monde entier nous les envie !* « Dorénavant, quand on voudra », a dit un grand écrivain, « quand on voudra conter aux enfants de n'importe quel pays du monde l'histoire présente ou passée d'un peuple héroïque, on leur contera l'histoire de la Belgique ».

Ces histoires ont été *écrites* — d'une plume alerte autant qu'émue — *par nos* meilleurs écrivains nationaux.

Plus facilement que les autres histoires, *elles feront vibrer les cœurs* des petits Belges, parce

qu'elles *chantent les qualités de la race*, parce qu'elles *exaltent des sentiments qu'ils sentent sourdre au fond de leur âme*.

Elles *éveillent et fortifient, non seulement le sens moral*, mais aussi *le sens patriotique* ; elles font pénétrer dans les cœurs de saines et fortifiantes leçons et contribuent dans une large mesure à *faire l'éducation civique des futurs citoyens*.

Elles *préparent admirablement l'enseignement régulier de l'histoire nationale au degré supérieur* : elles *éveillent et excitent la curiosité* des enfants ; elles *divisent les difficultés en enseignant* — et de *façon combien intéressante!* — *une partie du vocabulaire spécial* nécessaire pour comprendre les leçons systématiques ultérieures, *en posant d'avance des jalons « qui guideront l'esprit dans le classement et la suite logique des faits »*.

Autre grand avantage : Si les maîtres, comme je ne cesse de le leur recommander, prennent soin de n'offrir aux enfants que des histoires simples, mais *détaillées et vivantes*, — aux hommes faits les synthèses, aux enfants les histoires détaillées, a dit Ernest Lavisse (après notre Gantrelle d'ailleurs), — s'ils prennent soin de faire servir ces histoires détaillées de thèmes pour les narrations orales tant réclamées dans nos conférences et inspections, s'ils sont ces enthousiastes « animateurs d'âmes » qu'on est en droit d'attendre d'éducateurs belges parlant à des petits Belges, s'ils racontent donc ces histoires

avec cette chaleur, cette couleur et cette vie qui permettent de frapper à toutes les portes de l'âme enfantine, avec quel cœur et quel plaisir — et avec quel succès — nos enfants, émus, enchantés, s'essayeront à les reproduire de vive voix, et ainsi *nos histoires*, plus que toutes les autres histoires, contribueront pour une grande part au degré moyen à réaliser un des buts les plus importants que doit poursuivre l'école actuelle : apprendre aux enfants à parler, et à bien parler leur langue maternelle.

*
* * *

Voilà en résumé les arguments que j'eus l'occasion de faire valoir — et je le fis avec toute l'ardeur de quelqu'un qui a conscience de défendre une grande cause — dans une assemblée où l'on émettait le vœu de voir disparaître l'histoire de Belgique du degré moyen.

Et l'auteur de cette proposition voulut bien reconnaître que je venais d'exposer mes idées « avec conviction et même dans une forme très littéraire ». Mais, — ajouta-t-il, — « il ne faut pas se laisser influencer par des *questions de sentiment* ». Les élèves du degré moyen ne sont pas à même d'étudier l'histoire de Belgique, parce qu'ils ne sont pas capables d'abstraction, ils ne sont pas capables de comprendre les mots abstraits que nécessite l'étude de cette branche.

— Je vous parle de simples récits historiques, pas plus difficiles à comprendre que les autres « histoires » et vous feignez entendre « histoire systématique et régulière ». Je nie d'ailleurs — et l'expérience est là pour confirmer mon dire — que les élèves du degré moyen soient incapables de comprendre, — après explication, naturellement — les quelques rares mots abstraits, toujours les mêmes, qui interviennent dans les récits. Mais puisque vous admettez d'autre part que l'on enseigne systématiquement l'histoire de Belgique en 5^e année, dès la rentrée d'octobre, expliquez-moi comment les élèves seront alors devenus tout à coup capables de comprendre les mots abstraits. Incapables d'abstraction au trimestre d'été, ils le seront au commencement du trimestre d'automne : l'esprit d'abstraction, probablement, leur sera tombé sur la cervelle, pendant les vacances, avec les pluies bien-faisantes de septembre !

Je parlais « abstraction », mon adversaire me répondit « chronologie » !

— Les enfants du degré moyen ne sont pas capables des retours en arrière que nécessite l'enseignement de l'histoire.

— Toujours l'enseignement de l'Histoire, avec *l'* et un grand *H*, jetai-je dans le débat.

Mais lui de continuer imperturbable :

— Ils ne savent pas saisir la notion du temps.

Moi-même, j'ai bien de la peine, à mon âge, à me faire une idée de ce que c'est que mille ans.

— Ce qui ne vous empêche nullement de vous occuper de faits historiques qui se sont déroulés il y a quelque deux ou trois milliers d'années ! Mais parlons de nos élèves : Encore une fois, le même argument vaudrait également pour les élèves de la 5^e année. Mais la question n'est pas là. Il n'est pas nécessaire que les enfants saisissent la notion du temps pour comprendre les simples récits historiques que nous leur destinons. Qu'on les raconte dans l'ordre chronologique, pour préparer les voies, les « cadres » à l'enseignement du degré supérieur : voilà tout.

Et quelqu'un qui jusque là avait appuyé des signes de tête affirmatifs les idées de mon adversaire, d'intervenir directement dans le débat :

— Je n'admets l'enseignement de l'histoire au degré moyen — mais, si cette condition est remplie, je l'admets même au degré inférieur — que s'il se trouve dans le voisinage de l'école des vestiges du passé que l'on pourra faire voir aux enfants : ruines d'un château fort, etc.

— Mais, vous me rendez mes arguments singulièrement renforcés ! m'exclamai-je. Sont-ce vos vestiges du passé qui aideront jamais à expliquer les mots abstraits ou à faire saisir la notion du temps ? Que l'enseignement de l'histoire doive être concret toutes les fois qu'il est possible, je ne le nie

pas plus que vous, je le demande avec la même force que vous ! Mais pour les cas où l'on ne possède pas de ruines dans les environs, nous avons de grandes gravures représentant les ruines par vous visées, et nous avons, faites ou inspirées par des historiens, des savants, des *restitutions idéales* de châteaux forts, abbayes, etc., restitutions idéales bien *autrement parlantes* souvent, bien autrement « propres à faire naître des visions évocatrices et de fortes impressions » (MICHELET) que les quelques pans de murs que vous pourriez montrer sur place.

Et en fin de compte, de quels vestiges du passé est-il nécessaire pour faire comprendre et admirer l'héroïsme d'un Charles Martel, d'un Philippe Van Artevelde, des communiers de Groeninghe ou de nos admirables paysans de 1798 ?

Exigez, bien que ce soit peut-être un Fénelon qui l'ait demandé le premier, — ne dit-on pas que nous vivons en période d'« union sacrée » actuellement ? — exigez que l'enseignement soit *pittoresque*, que le maître campe ses personnages en pleine lumière sous les yeux de l'enfant, qu'il les fasse agir et parler, les fasse revivre, que le maître en un mot s'anime et dramatise ses récits historiques, ses « histoires » et le but ne sera-t-il pas atteint ?

Mes adversaires restèrent sur leurs positions... et votre serviteur aussi.

*
* *

Mais une grande joie m'était réservée ! Quelques mois après la réunion à laquelle je viens de faire allusion, paraissait la traduction française si ardemment attendue du *II^e volume* de la *Pédagogie scientifique* de M^{me} MONTESSORI. (1)

Et M^{me} Montessori me donne raison !

La nouvelle contribution expérimentale que la célèbre doctoresse italienne apporte à l'éducation de l'intelligence concerne justement les enfants de 7 à 10 ans.

D'après les expériences de M^{me} Montessori, la période de 7 à 10 ans est pour les enfants celle « où jaillit le phénomène spontané d'abstraction, second degré de l'autoéducation avançant dans un progrès indéfini ».

Et pour ce qui est de l'enseignement de l'histoire aux enfants de 7 à 10 ans, aux enfants du degré moyen donc, écoutez M^{me} Montessori, le plus grand génie pédagogique des temps modernes, relatant les résultats merveilleux de ses expériences décisives.

Ouvrons son livre — son volumineux ouvrage de 472 pages — non pas au chapitre « Histoire », ce chapitre ne s'y trouve pas — mais au chapitre : *Lecture. Audition. Les livres préférés.*

(1) M^{me} MONTESSORI, *Pédagogie Scientifique. Vol. II. Education élémentaire*. Paris, Librairie Larousse, 1921.

Cela vous intrigue ? Apprenez immédiatement que pour M^{me} Montessori, comme pour nos pères, l'instruction « nécessaire » se limite à « lire, écrire et compter ». Et c'est tout simplement en lisant à ses gracieux bambini, pendant certaines classes de dessin, des récits *circonstanciés* et *vivants*, qu'elle est parvenue à leur faire acquérir une connaissance « *étonnante* » de l'histoire de leur pays.

Mais citons l'auteur (1) :

Les auditions. — « Lorsque l'enfant est avancé dans les exercices d'interprétation (il s'agit de l'interprétation par l'action de la lecture que l'enfant vient de faire mentalement), la maîtresse peut commencer à lire à haute voix. C'est ce que nous faisons pendant les heures de dessin.

La maîtresse qui lit doit être une artiste comme diseuse, c'est pourquoi il serait nécessaire qu'elle eût, outre une éducation artistique générale, une éducation spéciale dans l'art de lire...

La maîtresse a ici, par la diction, un grand travail à accomplir.

Tandis que, dans le calme silencieux qui naît du travail, les enfants sont occupés à dessiner, elle pourra lire à haute voix... L'expérience nous a montré qu'il est plus facile de se faire écouter des enfants, quand ils sont occupés à un travail qui ne demande pas trop de concentration et qui n'est pas soutenu par l'inspiration.

(1) Pages 315 et suivantes.

Les lectures qui ont été faites furent multiples et variées :

Fables, nouvelles, anecdotes, romans, récits historiques furent bien accueillis : les *Fables d'Andersen*, quelques nouvelles de Capuana, *Cuore* de Amicis,... *Fabiola*, les *Promessi Sposi*, la *Case de l'oncle Tom*, l'*Education du Sauvage de l'Aveyron* d'Itard, l'*Histoire du Risorgimento italiano*. »

Les livres préférés. — « En général, entendre lire passionne beaucoup les enfants. Mais il serait peut-être très intéressant de savoir *quelles lectures firent le plus d'impression*. Ce furent l'*Histoire du Risorgimento italiano* et l'*Education du Sauvage de l'Aveyron*. Le fait mérite d'être décrit avec quelques détails.

L'histoire du Risorgimento ne semblait pas être une histoire adaptée à l'enfance. Mais bien au contraire, l'œuvre de Pasquale de Luca lui est adaptée. *Liberatori* furent écrits pour éveiller l'amour de la Patrie parmi les Italiens de la République Argentine. Ce qui caractérise ce livre, ce sont les documents du temps reproduits en fac-simile, et attestant l'authenticité des faits. Ce sont des extraits de journaux de l'époque, des sentences de mort, des lettres autographes de Pie IX, de Garibaldi, quelques documents particuliers reproduits aussi en fac-simile, avec une note des dépenses pour l'application des coups de bâtons, des estampes allégoriques affichées sur les murs, à la veille des émeutes, des

dépêches télégraphiques ; et reproduites en fac-simile, des médailles commémoratives, des hymnes patriotiques avec leur musique et qu'on peut jouer au piano, tandis que les enfants apprennent à les chanter et, enfin, de nombreuses illustrations.

Cette lecture documentée était si passionnante que les enfants reconstituaient les situations ; ils parlaient avec animation sur les différents arguments, jugeant, discutant, s'indignant d'un édit du roi de Naples, tendant à tromper le peuple, ils frémissaient des injustices et des persécutions, s'enthousiasmaient sur les héroïsmes et, enfin, voulaient reproduire les grands épisodes de l'histoire. Ils se mettaient d'accord trois ou quatre pour représenter ces épisodes avec un sens vraiment dramatique ! Une fillette apporta un cahier où elle avait recueilli les hymnes patriotiques italiens et ceci occupa beaucoup les enfants qui en apprirent plusieurs et les chantèrent en chœur.

Enfin, le *Risorgimento italiano* revivait dans ces jeunes cœurs, comme il ne vit plus dans le cœur des adultes. *Beaucoup d'enfants écrivirent spontanément leurs impressions, jugeant les faits d'une manière vraiment originale.*

Puis, ils voulurent en garder le souvenir et prièrent la maîtresse de fixer les dates et les faits principaux, que tous les enfants copièrent sur leurs cahiers. *Ils acquirent ainsi une connaissance étonnante de l'« histoire ».*

La lecture du livre de Luca me fut une révélation ; *pour enseigner l'histoire aux enfants, il suffit de leur donner une réalité vivante et documentée ;... il faut changer complètement les textes des écoles.*

Les enfants sont sensibles au vrai et au beau, beaucoup plus que nous et ce qui importe est de leur mettre sous les yeux des cadres complets et vrais qui présentent sur le vif les faits et les situations des temps. Comme de Luca épris d'amour pour ses frères lointains voulait, par *une œuvre de vérité et d'amour*, les éveiller et les faire vivre parmi nous dans l'atmosphère italienne, *il nous faudrait des personnes également animées du même zèle qui voulussent faire appel à l'âme des enfants, parce que eux aussi sont des frères lointains qui viennent d'une autre patrie et que nous devons éveiller et appeler à vivre parmi nous...*

Nous nous sommes fait une idée fantastique sur les enfants en les reléguant dans une espèce humaine différente de la nôtre. Ils sont cependant *nos enfants* ; ils sont *plus purs que nous*. L'amour, le vrai, le beau les attirent vivement et ils s'y abandonnent comme à de réelles et actuelles nécessités de la vie... » (1)

(1) Dans la partie de son ouvrage où elle traite spécialement du dessin (p. 379 et suivantes), M^{me} Montessori revient encore une fois sur l'enseignement de l'histoire pendant certaines leçons de dessin, à savoir les leçons où les élèves reproduisent les figures géométriques (ce que M^{me} Montessori appelle : le dessin de copie) ou font du dessin décoratif. Citons les passages qui nous intéressent :

*
* *

Mais pourquoi donc voudrait-on, dans certaines sphères, supprimer les récits historiques au degré moyen ?

« Le dessin occupe l'enfant pendant des heures et des heures, de sorte que nous employons ce temps pour les lectures, et presque toute l'histoire est apprise durant ce reposant travail de copie ou de simple décoration, si favorable à la concentration de la pensée.

Le dessin de copie ou le dessin décoratif inspiré directement des choses vues, le choix des couleurs pour remplir des figures géométriques, pour en relever le centre ou l'un des côtés par de petits et simples dessins, l'acte mécanique de délayer une couleur, de choisir et de comparer les encres diverses, l'action de tailler un crayon, de préparer une feuille de papier, de déterminer par des essais successifs l'ouverture du compas, tout cela est un travail complexe de patience et d'exactitude, mais qui ne réclame pas une grande concentration intellectuelle ; c'est plus un travail d'application que d'inspiration, où la faculté d'observation de chaque détail, en vue d'une reproduction exacte, ordonne et repose l'esprit plutôt qu'il ne le met en mouvement par un travail d'association et de création. L'être agissant est enchaîné par les mains plutôt que dominé par l'esprit, toutefois l'esprit est également tenu en éveil par ces occupations, de telle sorte qu'il ne peut s'envoler vers le pays des songes.

Ce sont là des heures paisibles, où l'attention de l'enfant n'est retenue que partiellement. On ne peut mieux les comparer qu'à ces réunions familiales autour du foyer, pendant les longues soirées d'hiver alors que les doigts sont occupés à des travaux manuels légers qui ne demandent pas d'intelligence. Chacun suit des yeux les flammes vacillantes et une douce béatitude envahit peu à peu les êtres. Mais tout le monde a l'impression que le plaisir est incomplet. C'est alors le moment choisi pour le récit ou la lecture.

Pour nos enfants également, c'est le moment « *d'entendre* » des lectures de tous genres.

Vous l'avez senti, votre expérience vous l'a d'ailleurs prouvé : Impossibilité de comprendre les termes abstraits, impossibilité de saisir la notion du temps, nécessité de vestiges du passé... prétextes que tout cela !

La véritable raison alors ?

La véritable raison ! Redemandez d'abord à notre grand historien Godefroid Kurth ce qu'est l'*âme belge*, et cette raison va vous sauter aux yeux.

« On m'a demandé » écrivait un jour le célèbre fondateur de la critique historique en Belgique, « on m'a demandé ce que c'est, à mon sens, que l'âme belge.

C'est pendant ces exercices qu'ils ont entendu lire des romans tels que les *Fiancés* de Manzoni, des livres de psychologie tels que *l'Education du Sauvage de l'Aveyron*, d'Itard, ou des livres d'histoire nationale. Les enfants prennent un intérêt profond à cette lecture ; chacun s'occupe en même temps de son propre dessin et des faits qu'il entend décrire ; il semble généralement qu'ils trouvent dans une occupation l'énergie pour perfectionner l'autre. L'attention donnée mécaniquement au dessin empêche l'esprit de se perdre dans la rêverie fantasque et le rend capable d'absorber complètement la lecture. D'autre part, le plaisir qui pénètre peu à peu l'âme par la lecture semble donner une nouvelle énergie à la main et à l'œil : les lignes deviennent très exactes, le coloris des formes se raffine.

Puis, quand l'intérêt de la lecture a atteint son point culminant d'intensité, commencent, de la part des enfants, les observations, les exclamations, les enthousiasmes, les discussions qui animent et égaient le travail sans l'interrompre. Mais il est arrivé aussi quelquefois que le dessin a été abandonné par tous pour improviser une scène de comédie et représenter spontanément un fait historique qui avait touché le cœur... »

Voici ma réponse à cette question :

Me plaçant dans l'hypothèse de ceux qui la posent, et admettant que les traits les plus fréquemment observés parmi les individus d'une nation constituent l'âme collective de celle-ci, je dirai quel est le plus caractéristique et le plus certain de tous ceux que j'ai constatés.

Vive le Christ qui aime les Francs !

Cette parole sublime inscrite par un grand poète inconnu en tête de la Loi Salique, c'est le premier cri par lequel l'âme belge s'est affirmée dans l'histoire.

Et ce cri, toute la nation n'a cessé de le répéter après lui, le transmettant de siècle en siècle comme le mot d'ordre de la civilisation.

Il a été la devise de Clovis et de Charlemagne, ces deux puissants, qui ont forgé l'épée franque — c'est-à-dire l'épée belge — et qui ont fait de notre peuple, au seuil du monde moderne, le bon sergent de Jésus-Christ.

C'est pour le Christ, c'est pour la foi catholique que nos ancêtres se sont levés à chaque génération.

C'est le souffle généreux de leur foi qui a fait le superbe élan des Croisades. C'est lui qui a mis sur les lèvres du plus grand de nos héros cette parole magnanime, nouvelle formule du pacte de l'âme belge avec le Roi de gloire : « Je ne veux pas porter une couronne de roi où le Sauveur a porté une couronne d'épines ».

Les Croisades sont avant tout une œuvre belge. Nous y sommes allés les premiers avec Godefroid de Bouillon ; nous y sommes restés les derniers avec Charles-Quint et don Juan d'Autriche.

Dans toutes les grandes occasions, c'est un des nôtres que l'Europe a placé là-bas, à Jérusalem ou à Constantinople, au poste de danger et d'honneur. Et de tout le sang chrétien qui a coulé dans les guerres saintes, sur les champs de bataille d'Asie et d'Afrique, c'est nous qui pouvons revendiquer le flot le plus abondant.

Paladins de la foi catholique, nous ne l'avons pas servie seulement avec l'épée : nous l'avons conservée pure et intacte au cours des siècles, sans permettre à aucune hérésie d'en souiller le virginal éclat. De toutes les sectes qui ont troublé et affligé l'Église, aucune n'a vu le jour sur notre sol. La seule qui pourrait se réclamer de notre nom, si elle avait vécu, c'est celle des Stévenistes, et elle consistait à vouloir être... plus catholique que le pape !

Aucun peuple n'a glorifié Jésus-Christ comme nous l'avons glorifié, en créant cette solennité de la Fête-Dieu que l'Église a faite sienne, et qui, depuis bientôt sept siècles, promène tous les ans, à travers les villes et les campagnes, le cortège triomphal de l'Eucharistie.

Notre devise nationale pourrait être celle de la ville de Malines : *In fide constans*. Notre sol fut de

tout temps le boulevard du catholicisme dans le monde.

Nous l'avons défendu au prix de notre sang contre tous ses ennemis : contre le despotisme des rois, contre l'hérésie, contre la franc-maçonnerie.

Pour lui rester fidèles, nous nous sommes séparés au ^{xvi}^e siècle, de nos frères hollandais, qui avaient identifié le culte des libertés nationales avec le protestantisme.

Pour lui rester fidèles, nous nous sommes soulevés, au ^{xviii}^e siècle, contre le gouvernement des Habsbourg, que nous aimions.

Pour lui rester fidèles, nous avons détruit, en 1830, le royaume des Pays-Bas, qui faisait de nous presque une grande nation.

Car, par-dessus tout, plus que nos libertés, plus que nos princes, plus que nos grandeurs nationales, nous aimions la foi catholique, qui était l'âme de notre âme.

Cette âme catholique du peuple belge, elle palpitait dans la poitrine de ces héroïques paysans dont nous avons célébré l'anniversaire en 1899, et dont les premiers se levèrent avec ce mot d'ordre sublime : « Il y va de la foi ! »

Elle revivait non moins généreuse, non moins ardente, dans ces foules qui, en 1879, relevant le défi que la loge maçonnique venait de nous jeter, firent jaillir du sol, comme par un coup de baguette magique, la splendide efflorescence des écoles catholiques.

C'est elle encore qui, en 1898, rendait témoignage à Jésus-Christ dans les rues de Bruxelles, par cette procession eucharistique qui a fait dire au cardinal Vannutelli : « La Belgique est le seul pays du monde où un pareil spectacle soit possible ».

La raison du projet de suppression des récits historiques au degré moyen, vous l'avez devinée à présent : on voudrait, en nos enfants, étouffer l'âme belge !

Nos adversaires n'ignorent point l'excessive réceptivité, la grande impressionnabilité des enfants de 8 à 10 ans, de « ces âmes ouvertes et pures, qui réfléchissent la lumière divine », comme l'a si bien dit M^{me} Montessori (1) ; ils savent, comme l'affirmait avec force un des grands penseurs du ^{xix}^e siècle, Joseph de Maistre, « que l'homme moral est formé à 10 ans ».

Ils savent tout cela et ils se disent : Comment ? Faire voir à ces enfants le passé de notre pays dans sa couleur vraie ! Exciter chez eux, par des récits détaillés, l'admiration, l'enthousiasme passionné pour des héros qui couraient à la mort et à l'immortalité au cri de : Dieu et Patrie ! Et leur inspirer, par le fait même, un ardent désir de les imiter ! Mais, périsse le Patriotisme, si l'enseignement de l'histoire doit en même temps sauvegarder la foi des enfants et gagner des âmes au Christ !

(1) II, p. 211.

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?

Nos pédagogues atteints de la phobie du catholicisme se sont d'ailleurs démasqués à nouveau dans leurs écrits concernant la guerre mondiale.

N'a-t-il pas fallu, à maints auteurs de livres de lecture et autres publications scolaires sur la grande épopée, n'a-t-il pas fallu leur rappeler que Gabrielle Petit avait existé ?

Et combien d'autres n'ont publié, à propos de notre grande héroïne nationale, qu'une histoire tronquée, déformée, altérée, faussée, taisant le principe de son action, taisant le principe de son calme et de son courage à ses derniers moments, faisant en un mot la conspiration du silence autour de sa devise : *Chrétienne et patriote* en tout, et jusqu'au bout !

Comme le cerf altéré aspire à la source, ainsi l'âme belge aspire à toi, ô mon Dieu ! Cette âme belge, nous ne permettrons pas qu'on l'étouffe !

Et dussé-je déchaîner à nouveau contre moi toutes les colères, je répète, pour finir, ce que ma grand'mère maternelle, autrefois, chantait sous les voûtes de Saint-Bavon, avec cette mâle énergie des filles de Van Artevelde : Neen,

Zij zullen haar niet hebben
De schoone ziel van 't kind !

Non, ils ne l'auront pas, la belle âme de nos enfants !

A Coups de Clairons et de Grenades !

Extraits de Conférences, Discours, Rapports

PAR

JULIEN MELON

*Inspecteur provincial de l'enseignement libre du Hainaut,
Ancien Vice-Président du Conseil de perfectionnement de l'enseignement
normal et primaire,
Professeur de langues vivantes à l'Institut de La Louvière.*

Toujours plus haut !

Qu'une « magnifique santé d'optimisme »,
qu'une « belle joie d'idéalisme » vous
animent.

GEORGES GOYAU.

Oui,

Je sais qu'ils ne m'approuvent guère
Et qu'ils ont froncé le sourcil
Quand j'ai pris ma plume de guerre
Ainsi qu'on empoigne un fusil.

FRANÇOIS COPPÉE.



TAMINES.—DUCULOT-ROULIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1926